

Plus fantastique qu'un scénario de Disney : L'anthropomorphisme nuit-il aux animaux ?

Par **Émilie-Lune Sauvé**

Réfléchir à nos rapports avec les autres espèces d'animaux est un chemin hasardeux s'il en est, une aventure qui bouleverse parfois si profondément notre perception intime du monde que notre rapport aux autres en est changé à jamais.

Cet autre digne de considération n'est plus nécessairement celui en lequel on se reconnaît au premier coup d'œil. Les frontières de l'altérité deviennent perméables, la pyramide hiérarchique, bancale, et les certitudes morales qui guidaient jusqu'alors chacun des gestes les plus banals de notre quotidien se fissurent.

La réflexion est vertigineuse

En acceptant d'observer comment s'orchestrent les rapports de domination que nous exerçons sur la majorité des animaux avec lesquels nous interagissons, on s'expose effectivement à un vertige certain. Les implications en sont innombrables, les dilemmes complexes, la marche même des sociétés humaines et de ses rouages capitalistes s'en trouve ralentie.

Plusieurs s'agripperont alors à la rambarde du sens commun et mettront ainsi fin à l'ardue réflexion. Considérer les animaux, bien sûr. Éviter de leur causer du tort, certes. Mais sans tomber dans l'extrémisme. Nous sommes des êtres raisonnables. Gardons intact le rempart de notre humanité, de notre exceptionnalité. Évitions l'anthropomorphisme, surtout.

Serait-il possible que le terme d'anthropomorphisme ait été galvaudé et soit

maintenant détourné de son sens primaire, utilisé tous azimuts, en partie pour nous dédouaner d'une réflexion douloureuse? Parfois même pour justifier notre refus d'accorder aux autres espèces d'animaux la considération qui leur est due?

Entamer courageusement une réflexion sur la place qu'on accorde aux intérêts des autres espèces ainsi que sur le pouvoir de marchandisation qu'on s'alloue sur elles est excessivement difficile et confrontant. Mais la difficulté d'application et la complexité de ce nouveau domaine des possibles ne le rendent pas moins nécessaire. Elles ne justifient pas qu'on qualifie ces questions de farfelues.

Chaque fois qu'il est question de donner aux animaux la considération éthique la plus élémentaire, chaque fois que la notion de leurs intérêts est abordée dans l'espace public, l'idée d'un anthropomorphisme déplacé est brandie, comme un rempart infailible contre le vertige initial.

Malgré le vaste consensus scientifique sur les capacités cognitives et émotionnelles des animaux, les médias traitent de ces questions avec frilosité. Dans un amalgame malheureux, la prise en compte des intérêts fondamentaux des animaux, de leur capacité de souffrir, de leurs capacités émotionnelles et relationnelles, pourtant fondées sur la science la plus récente, est encore parfois confondue avec de la sensiblerie.

Des questionnements légitimes sur le retard que peut avoir la société québécoise au regard des meilleures pratiques internationales en gestion de la faune ou dans l'encadrement des animaux

élevés pour la consommation étonnent. On raille que des citoyen·nes « pleurent Bambi » et on rit d'une telle intervenante qui aurait écouté « trop de films de Disney ». Peu importe que la réflexion soit étayée de méta-études à l'appui. Le dialogue est clos. Le couperet est tombé, avec d'un côté la rationalité et de l'autre, ceux et celles qui, avec un regard biaisé, accordent à tort une considération démesurée aux autres animaux.

Cette idée rigide de la rationalité trouve elle aussi ses racines dans une charge émotive profonde et dans un réflexe identitaire qu'il faut avoir le courage de questionner.

Une notion phare à ne pas écarter

Bien sûr, pour quiconque cherche à entamer une réflexion rigoureuse sur notre rapport aux animaux, la prudence est de mise. Éviter l'anthropomorphisme, soit éviter de prêter des intentions ou des comportements humains à d'autres espèces animales, est une notion phare qui doit éclairer notre raisonnement.

La possibilité d'errer dans notre réflexion en faisant des analogies anthropomorphiques est d'ailleurs bien réelle. Les animaux perçoivent et reçoivent le monde d'une façon parfois fondamentalement différente de la nôtre et leurs capacités sensorielles leur donnent accès à une myriade d'informations qui nous échappent. D'ailleurs, ceux que nous appelons les animaux sont plutôt un regroupement disparate d'individus d'espèces toutes plus différentes les unes des autres, qui perçoivent du monde une mélodie qui n'a parfois rien en commun avec celle entendue par leur voisin. Nous possédons, il faut l'avouer, bien peu d'imagination pour anticiper quelles peuvent être les variations multiples de leur état de sentience et l'étendue des diverses réalités qui leur sont propres.

En plus de nos réflexes anthropomorphiques, en tant que mammifères, nous anticipons par ailleurs avec plus de difficulté les intérêts des animaux appartenant à d'autres ordres que le nôtre, comme les oiseaux par exemple. C'est encore plus difficile face à certains invertébrés. Qu'on se soit longuement trompé·es sur les capacités cognitives des oiseaux en les qualifiant de « cervelles d'oiseaux » et que la corneille nous étonne maintenant en sachant résoudre de complexes problèmes et en faisant preuve de mémoire épisodique passe encore. Mais que la pieuvre, ce mollusque avec son système nerveux décentralisé, ses trois cœurs et son sang bleu sache ouvrir des pots, se sortir de labyrinthes complexes, qu'elle change littéralement de couleur et d'apparence physique lorsque son état psychologique se module et que, lors d'un conflit, elle puisse même jeter des pierres sur les individus qui l'irritent, entre autres, nous apparaît presque du domaine de la science-fiction. Que cet autre semblable à moi, capable de résolution de problèmes et digne de considération, soit un céphalopode sans structure osseuse et doté de huit tentacules bouleverse nos référents et relève quasiment de la rencontre extraterrestre.

Les limitations qu'imposent nos propres référents dans l'appréhension du rapport au monde des autres animaux sont d'autant plus évidentes quand on regarde la façon dont les protocoles scientifiques à leur égard sont conçus. Prenons pour exemple le test du miroir.

Le test du miroir (ou test de Gallup) est un indicateur fréquemment utilisé pour déterminer si un animal reconnaît son propre reflet dans un miroir et l'identifie comme une image de soi. L'humain réussit généralement ce test vers l'âge de 18 mois. On sait actuellement que les dauphins, les orques, les cochons, les éléphants d'Asie, les perroquets gris d'Afrique, les pies,

les orangs-outans, les bonobos, les chimpanzés ont réussi le test du miroir. Par ailleurs, certains poissons comme la raie Manta et le labre nettoyeur ont également passé le test avec brio et performeraient même mieux que certains grands singes.

On peut toutefois se demander si le test du miroir n'est pas particulièrement mésadapté chez des animaux dont la vue n'est pas le sens le plus aigu. Pour nombre d'espèces, en effet, c'est, par exemple, l'odeur qui joue un rôle semblable dans l'identification de soi et des autres.

Par ailleurs, certaines espèces, comme les gorilles, ne réussissent pas théoriquement le test du miroir simplement en raison de leurs comportements sociaux acquis. Les gorilles adultes évitent généralement de regarder de face un autre gorille adulte. Il s'agit d'un réflexe nécessaire au maintien de la paix sociale. Les gorilles échouent donc systématiquement au test du miroir. Toutefois, le même test réalisé avec un écran et une caméra démontre la capacité des gorilles à reconnaître leur propre image. Les éléphants d'Asie ont été capables de réussir le test du miroir uniquement lorsque les scientifiques ont pensé à leur fournir un miroir de taille adaptée. Tandis que les éléphants d'Afrique détruisent systématiquement le miroir qui leur est présenté et laissent donc la question sans réponse.

Chez les humains, pour qui l'image est un repère-clé qui permet de s'identifier entre individus et pour qui le miroir est un objet commun du quotidien, la tâche va de soi. Ce sont donc nos réflexes anthropomorphiques qui nuisent ici à une évaluation juste et rigoureuse de la perception de soi chez les autres espèces. Le test du miroir devient un miroir déformant.

La richesse émotionnelle des animaux

L'espèce humaine tire un avantage évolutif dans sa capacité d'empathie favorisant la collaboration entre les individus. De plus, nos neurones miroir – aussi appelés neurones de l'empathie – nous portent à nous reconnaître dans les actions et les ressentis de l'autre, ils facilitent une certaine perméabilité entre les subjectivités et sont même parfois considérés comme l'explication biologique à la civilisation. La loi du plus fort est un concept bien incomplet et l'empathie, pour plusieurs mammifères sociaux comme les humains, est un moteur essentiel à notre survie.

Que notre capacité d'empathie s'élargisse pour s'appliquer aux autres animaux n'est pas une mauvaise chose. C'est même possiblement le seul espoir de survie qu'il reste à notre espèce. Nous le savons maintenant, notre destin est intimement lié à celui des écosystèmes et de la biodiversité. Pourtant, nous avons annihilé, en l'espace de quelques décennies, 70 % des populations d'animaux sauvages. Cette exceptionnalité humaine, utilisée comme rempart pour évacuer du cercle de considération tous ceux qui nous sont différents, nous a conduit au bord de la catastrophe actuelle. Réintégrer dans notre cercle de considération les autres espèces animales est non seulement essentiel, c'est aussi le seul chemin vers un lendemain.

Or, comme toujours, les avancées de la science précèdent les réflexes de nos sociétés sur ces enjeux. Un vaste consensus scientifique témoigne des capacités cognitives et émotionnelles des diverses espèces. On reconnaît chez plusieurs des manifestations évidentes de deuil, certains animaux sont capables de communication référentielle, d'autres possèdent une mémoire épisodique, plusieurs espèces émettent des vocalisations positives qu'on

reconnaît comme un rire. On identifie des cas de collaboration ou d'empathie inter-espèces. Certaines communautés animales semblent réaliser des exercices politiques. Pourtant, l'idée de redéfinir la place qu'on leur accorde au sein des sociétés humaines se heurte à des réflexes d'un autre âge. Nos lois faillissent encore à protéger une vaste majorité des animaux de l'exploitation, de la souffrance et de la douleur, alors qu'il est établi depuis longtemps que leur capacité de souffrir physiquement ne diffère en rien d'un mammifère à l'autre, donc que leur souffrance n'est pas différente de la nôtre, ni en subjectivité, ni en degré.

Pour certains animaux, les notions même d'émotion, d'individualité, de personnalité et d'intérêt sont si fondamentalement contradictoires avec l'utilisation qu'on en fait – pensons aux animaux élevés pour la consommation par exemple – qu'il est même impossible d'en prendre la mesure en milieu de production où ils sont chosifiés et traités comme des produits. C'est heureusement grâce à des recherches récentes qui s'effectuent hors du milieu d'exploitation, notamment dans des sanctuaires, qu'on peut apprécier l'étendue de leurs capacités cognitives et émotionnelles.

Cesser d'orienter son regard vers soi et regarder l'autre pour ce qu'il est, dans ce qu'il a de différent, sans le diminuer ni l'objectifier, demande une rigueur intellectuelle et une bonne foi certaine.

Les enfants peuvent nous étonner dans leur capacité à reconnaître l'altérité de l'autre comme étant digne de considération. Sans biais multiples, avec une plasticité cognitive qui leur permet encore d'assimiler des concepts radicalement nouveaux et des perceptions fondamentales différentes, les enfants reconnaissent généralement les autres espèces animales comme des individus et non comme des ressources.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, les enfants ont le réflexe anthropomorphique moins aiguisé que ce que la littérature jeunesse nous laisse croire. L'autre est différent, ses oreilles sont bien sûr méconnaissables, sa bouche est drôle, il respire sous l'eau. Il n'en est pas moins important. Son rapport actif au monde et à son propre monde de sens n'est pas mis en doute. Les vêtements et les cheveux que les illustrateurs jeunesse lui rajoutent pour l'humaniser ne sont pas nécessaires à l'importance que l'enfant lui attribue.

Quel que soit notre âge, conserver une notion de prudence face à un certain type d'anthropomorphisme, qui relèverait de notre ignorance et de nos biais, bénéficie à notre compréhension des autres animaux. Cette prudence nous aide à ne pas calquer notre conception du vaste champ des émotions animales aux référents limités des émotions humaines, les seules que nous puissions expérimenter.

On sait maintenant que les baleines vivent un deuil à la perte de leurs petits. Les images d'une mère baleine conservant son petit veau décédé hors de l'eau durant quelques jours suivant son décès ont fait le tour du globe. Cette baleine vit un deuil traumatique et accorde une importance à la dépouille de l'un de ses proches, refusant de la laisser aller. C'est une expérience avec laquelle nous pouvons résonner. Pourtant, certain-es éthologues soutiennent que les baleines, notamment les orques, auraient un répertoire émotif plus vaste que celui que nous pouvons nous-mêmes expérimenter. Considérant que les femelles orques peuvent vivre jusqu'à 80 ans, que les matriarches gardent leur petit près d'elle pour toute leur vie et qu'elles parcourent ensemble des kilomètres, explorant différents hémisphères, peut-on réellement envisager la puissance des liens qui les unissent? Les orques

auraient des émotions plus vastes que notre champ perceptuel. Quelles sont ces émotions qui nous sont impossibles à conceptualiser et qu'on éprouve en chantant à des milliers de mètres au fond des mers ou en groupe devant l'étendue de la mer arctique? On ne peut qu'imaginer.

Qu'en est-il des campagnols qui retournent au terrier à l'heure de la rosée, remplis des appréhensions de la journée, des mères renardes qui réchauffent leur petit à même leur souffle tout un hiver durant, des rats qui préfèrent libérer leurs semblables d'une expérience douloureuse plutôt que d'obtenir une récompense pour eux-mêmes? Que ressent le gnou qui ne peut plus courir en raison d'une plaie au genou? À quoi pensent les éléphants quand ils font un pèlerinage de groupe dans la crique asséchée où se trouve la dépouille d'un oncle décédé?

Force est de constater que la nature comporte des êtres plus complexes et plus fascinants que tous ceux que les scénaristes de l'univers de Disney ne pourront jamais inventer. C'est avec ces créatures que nous sommes appelé·es à créer une société plus juste; il nous faut donc les comprendre, avec les outils imparfaits que sont nos référents humains.

Pour une science moins anthropocentrée

Une prudence renouvelée envers nos réflexes anthropocentriques devrait bénéficier directement aux animaux. Cette humilité intellectuelle devrait favoriser des démarches rigoureuses et exhaustives pour comprendre leurs ressentis. Au même titre que la science androcentrée a mis de côté les particularités biologiques des femmes pendant des décennies, menant à une médecine moderne qui défavorise 50 % de ses patientes, nous défavorisons les animaux par certains de nos réflexes anthropocentriques. En

effet, les modèles d'études ont été si largement masculins pendant si longtemps que plusieurs médicaments ou posologies sont mésadaptés à la physiologie féminine. Jusqu'à tout récemment, les signes avant-coureurs d'une crise cardiaque qu'on apprenait à reconnaître dans les campagnes d'éducation publique sont ceux qui sont prédominants chez les hommes, soit la douleur aiguë à la poitrine. Cette situation exposait alors à plus de risques les femmes chez qui la crise cardiaque prend majoritairement des allures de malaise gastrique. Les réflexes en recherche médicale tendent toutefois à changer, mais la mise en marche de nouvelles balises incluant systématiquement la moitié de l'humanité dans les protocoles de recherche demeure lente.

Si la médecine moderne a vu ses réflexes misogynes mis de côté par l'arrivée massive des femmes dans le domaine de la santé, si les luttes sur les iniquités raciales ont pris leur envol grâce à de formidables et courageux·ses porte-paroles qui ont osé rêver d'un monde plus juste sur la place publique, que reste-il aux animaux pour générer un changement de paradigme qui leur serait bénéfique?

Les termes qui définissent nos rapports aux animaux leurs sont inconnus; les concepts, étrangers. Toutefois, les animaux militent de façon muette pour être considérés. Leur existence, en plus du partage de notre environnement et des similitudes qui nous unissent à eux dans ce que nous avons de plus essentiel, parlent en faveur d'un monde plus juste qui les inclut aussi.

Quand nous envisageons ce monde, le faisons-nous avec une part d'anthropomorphisme? Ce terme est-il péjoratif? Le langage est un terrain hasardeux pour se comprendre les un·es les autres, même entre humains. Avec les animaux, les meilleures analogies sont souvent imparfaites. Certaines détresses sont dépourvues de larmes,

certaines douleurs sont muettes. Mais s'il ne peut y avoir entre nous des mots, il doit tout de même y avoir des possibles. Il nous appartient de créer les ponts pour les dessiner.

Notice biographique

Émilie-Lune Sauvé est responsable de campagne pour la défense des animaux et l'éducation à la compassion à la SPCA de Montréal où elle travaille à créer un monde meilleur pour toutes les créatures qui nous entourent. Auparavant responsable de campagne sénior chez Humane Society Internationale Canada, elle s'intéresse depuis l'enfance aux questions de justice sociale et à l'équité inter-espèces.